

Partie III

*Mais laissez-moi, Terrien, vous conter toute l'histoire.
Cela va prendre, certes, un peu de temps....*

*Il se pose bien entendu nombre de problèmes concernant la vie
parmi lesquels les plus populaires sont :*

*Pourquoi les gens naissent-ils ?
Pourquoi meurent-ils ?*

*Et pourquoi cherchent-ils dans l'intervalle
à porter le plus souvent possible une montre à quartz numérique ?*

Douglas Adams, *Le Guide du voyageur galactique*, 1979.

- le développement économique mondial qui a transformé la société industrielle en une société de services, s'accompagne d'une évolution technologique importante. Ces deux éléments ont un impact dans l'espace et dans le temps. L'organisation du temps joue un rôle crucial dans la reconnaissance des activités, la production de services, la consommation d'information et la consommation de services, de nouvelles technologies d'information et de communication tendent à réduire les distances et à accélérer la perception du temps.
- le passage des pays européens d'une situation de sous-développement à une situation de développement a entraîné une évolution des politiques de travail. Cette évolution a un impact direct sur les politiques en matière de temps de travail.
- la mondialisation appelle à l'amélioration de la compétitivité des économies, de nouvelles formes de travail sont apparues, une nouvelle organisation du temps de travail a émergé, de nouvelles formes de travail ont émergé, de nouvelles formes de travail ont émergé.
- le développement mondial, le développement des économies, la mondialisation et la pollution sont des phénomènes liés à une utilisation individuelle croissante de la voiture, sont source d'incidents qui créent de nouvelles solutions.

On constate, en effet, que de plus en plus de femmes
situation restent toujours plus en position d'être qu'elle ne
monnaie du travail ou même du ménage, de la vie

des styles de vie, le nombre croissant de célibataires, de
etc, diminue, notamment à l'égard des femmes, les
familiales traditionnelles (comme la famille, les parents,

on du rôle des services publics sociaux ne l'est, au
, ainsi que la nécessité de mobiliser et de renforcer
une importance croissante. De nouveaux efforts sont faits
des de qualité et d'augmenter le rôle du secteur public
sont souvent de nouvelles formes de participation et de



Lewis Carroll, *Le lapin d'Alice au pays des merveilles* (1869), Disney, 2010.

7 Ralentir, et vite !

Slow food, slow city, slow science, slow education, slow love... Depuis une vingtaine d'années, nombre de mouvements tentent de promouvoir la lenteur. Lointains héritiers des utopistes et des mouvements ouvriers du XIX^e siècle, leur mot d'ordre est simple : il faut lever le pied.

Chaque automne, la ville autrichienne de Wagrain accueille le congrès annuel de la Société pour la décélération du temps. 700 membres (universitaires, entrepreneurs, thérapeutes, artistes, juristes, politiques...) provenant d'Europe, d'Amérique du Nord et du Sud viennent débattre de l'accélération de nos modes de vie qui conditionnerait l'avenir de l'homme et de la planète. Ils pensent qu'il est urgent d'inverser le cours des choses. À l'actif de cette association, des initiatives originales : la demande faite au Comité international olympique de récompenser les athlètes ayant effectué les temps les plus longs, ou l'organisation de pièges à vitesse en centre-ville. Les piétons chronométrés à moins de 37 secondes les 50 mètres sont invités à s'arrêter et à expliquer les raisons de leur hâte. En guise de gage, il leur est proposé de refaire les 50 mètres en faisant avancer une marionnette de tortue difficile à manipuler... et ainsi ralentir.

Cette association autrichienne n'est que l'un des maillons d'un immense réseau très disparate qui se construit dans de très nombreux pays. Selon le cabinet d'études londonien Datamonitor, il concernerait 20 millions de personnes à travers le monde (ils étaient estimés à 12 millions en 2002). Connus sous le nom de mouvement « *slow* » : *slow food* (manger « bon, juste et propre »), *slow city* (bien vivre en ville), *slow production* (produire durable), *slow management* (ralentir les rythmes professionnels), *slow parenting* (prendre du temps avec ses enfants), *slow design* (vêtements durables), *slow love* (prendre le temps de faire l'amour)..., tous insistent sur l'urgence qu'il y a à ralentir.

■ Gagner du temps pour en perdre

Leur constat : la vitesse est devenue notre mode de vie, nous faisons tout dans la précipitation. La technologie, censée nous faire gagner du temps, a démultiplié notre temps libre et nous a permis d'entretenir l'illusion que tout était possible, que tout nous était accessible. En nous faisant gagner du temps, la technologie nous le fait pourtant perdre « *en générant toute une nouvelle gamme d'obligations et de désirs* ». La machine à laver libéra par exemple la femme d'épuisantes corvées, puis les standards d'hygiène évoluant, nous lavons notre linge de plus en plus souvent. Et le panier de linge sale déborde toujours, comme notre boîte électronique ne cesse d'accumuler les *emails* non lus. Sollicités par un flux d'information constant, nous sommes débordés et tiraillés par des sollicitations et des stimulations en perpétuelle augmentation. Nous gagnons toujours plus de temps tout en ressentant son manque croissant. La société se met à fonctionner sur une multitude de rythmes différents, propres à chaque individu. De ce constat, les tenants du *slow* ont forgé un mot d'ordre : ralentir, lever le pied !

Notre amour de la vitesse, notre obsession d'en faire toujours plus en moins en moins de temps se sont transformés en dépendance, en addiction, mais aussi en une sorte d'idolâtrie, affirme le journaliste canadien Carl Honoré, figure de proue du mouvement *slow*, dans son livre *Éloge de la lenteur*¹⁴. Cette même idolâtrie dont se moquait déjà Jonathan Swift en 1726 : Gulliver regarde si souvent sa montre que les Lilliputiens pensent qu'elle est son dieu. Il ne fait rien sans la consulter, et affirme que c'est l'oracle qui rythme le temps et tous les moments de son existence.

Tout au long de la révolution industrielle, de vives critiques dénoncent l'imposition d'un temps universel comme une entreprise d'esclavage. Les machines étaient de leur côté accusées de rendre la vie trop rapide et moins humaine. Le luddisme, ce mouvement radical où les ouvriers détruisaient leurs propres machines, est là pour en témoigner. Longtemps caractérisées comme une résistance réactionnaire à la révolution industrielle, l'historien Nicolas Chevassus-Au-Louis analyse ces révoltes comme une forme d'action politique visant à une intégration régulée de la technique dans l'économie. Une manière de réguler l'accélération ressentie par les ouvriers qui voyaient les

¹⁴ Carl Honoré, *Éloge de la lenteur. Et si vous ralentissiez ?*, Hachette, 2005.
www.groupe-reussite.fr

cadences s'emballer. D'autres syndicalistes, tout aussi radicaux, brisaient quant à eux les horloges à l'entrée des usines, soulignant ainsi le lien entre temps et pouvoir. Toute l'histoire de la révolution industrielle est aussi celle des luttes pour la maîtrise du temps et son ralentissement. Dans les nouvelles usines, le mot d'ordre était : « *Huit heures pour travailler, huit heures pour dormir, huit heures de temps libre.* » À cette revendication portée dans les années 1890, notamment par Paul Lafargue qui ne voulait pas « *retourner en arrière en brisant les machines* », la réponse patronale était claire et ironique : « *Nous aurons donc 8 heures de sommeil et 8 heures de travail. Mais nous aurons aussi 8 heures de loisir. Le loisir, c'est l'oisiveté ; et l'oisiveté, c'est la mère de tous les vices. Qu'est-ce que nous pourrions en faire, de ces 8 heures ? (...)* »

La journée de huit heures entrera en vigueur en France le 23 avril 1919 mais ne marque pas pour autant la fin du désir de ralentir. Il réapparaît au moment des grandes grèves de 1936 revendiquant deux semaines de congés payés, puis dans les contre-cultures des années 1960. Cette volonté de maîtriser son temps se développe notamment aux travers du mouvement hippie et de celui de la « simplicité volontaire » porté par des penseurs comme Jacques Ellul ou Ivan Illich. Ce dernier fonde en 1966, à Cuernavaca au Mexique, le Centre international de documentation culturelle (Cidoc), bientôt foyer mondial de la critique radicale de la société industrielle et de ses institutions.

■ Illich et la critique de la société industrielle

Pour I. Illich, la contre-productivité des institutions modernes détruit impitoyablement le lien social. L'industrie automobile, les transports, les communications, le secteur de l'éducation ou de la médecine écartent définitivement leurs usagers des fins pour lesquelles ils avaient été conçus... L'exemple des transports est de ce point de vue exemplaire : « *L'Américain moyen consacre plus de 1 600 heures par an à sa voiture. Il y est assis, qu'elle soit en marche ou à l'arrêt ; il la gare ou cherche à le faire ; il travaille pour payer le premier versement comptant ou les traites mensuelles, l'essence, les péages, l'assurance, les impôts et les contraventions. De ses 16 heures de veille chaque jour, il en donne 4 à sa voiture...* » (*Énergie et Équité*, 1973). Au final, il dépense 1 600 heures chaque année pour parcourir 10 000 kilomètres... Ce qui représente une moyenne de 6 kilomètres à l'heure. Et d'ajouter que dans un pays dépourvu d'industrie de la circulation, les gens atteignent la même vitesse, mais avec seulement entre 3 % et 8 % de leur temps social, en se déplaçant à pied ou en vélo... Au-delà d'un certain seuil, la production sans cesse accrue de marchandises ou de services devient un objet d'aliénation. Le modèle productif devient contre-productif. C'est à ce titre que la pensée d'I. Illich demeure une source d'inspiration pour la critique de la société industrielle portée par les remises en cause brouillonnes du mouvement écologique, à l'état natif dans les années 1960.

Cependant, pour C. Honoré, les « ralentis » de la période hippie ont peu de chose à voir avec les ralentis des années 2000. Aujourd'hui, ils le sont « *moins pour des raisons politiques ou environnementales que par désir de vivre une vie plus épanouissante* ». Être un militant du *slow* ne veut pas dire être décroissant. Selon C. Honoré, le réel combat des adversaires de la vitesse est avant tout de déraciner les préjugés à l'encontre de la lenteur. Quel que soit le dictionnaire que l'on ouvre, les synonymes proposés sont peu flatteurs : apathique, arriéré, endormi, engourdi, flemmard, gngnang, inerte, lambin, long, pataud, retardataire, traînant... Pourtant, militer pour la lenteur n'est pas refuser la vitesse, mais combattre la valorisation de l'image de la femme ou de l'homme hyperactif, stressé, débordé. En finir avec la mise en scène sociale de l'être humain qui met en avant sa célérité et son hyperactivité pour prouver son importance.

Prôner une philosophie de l'équilibre, refuser la tyrannie de l'immédiat, gouverner le temps plutôt que d'être gouverné par lui, en finir avec l'obligation de tout faire avec rapidité, reconnaître définitivement que le « multitasking », longtemps présenté comme l'art d'accomplir plusieurs tâches à la fois, n'est en fait qu'un mythe de l'efficacité... Tels sont les grands défis des ralentis.

■ Lenteur et développement durable

Quels sont leurs idées et leurs outils pour les relever ? Les différentes nébuleuses du *slow* sont tout d'abord assez éloignées des mouvements radicaux. Chez eux, pas de position contre l'économie de marché, ni d'adhésion particulière à des mouvements politiques précis. Même si l'on y trouve de nombreuses références et réflexions liées à l'écologie, ils s'inscrivent plutôt dans la perspective d'un développement durable appliqué, et revendiquent une qualité de vie globale. Joan Domènech

Francesch, chantre de l'éducation lente, a repéré cinq principes communs aux différents mouvements *slow*¹⁵.

Rechercher le temps juste. C'est accepter l'idée que le temps n'est pas uniforme, et qu'à chaque événement correspond un rythme, un tempo. Le temps doit être ajusté aux besoins concrets de chaque moment. La lenteur n'est pas un dogme, mais un temps régulier qui permet, en fonction des actions à accomplir de pouvoir accélérer. Sans doute le principe le plus général qui traverse la totalité des mouvements *slow*, rechercher le temps juste peut se résumer par ce constat en forme de slogan de J.D. Francesch : « *Le temps juste implique de s'opposer à certaines de nos icônes culturelles : la consommation, la vie en accéléré, la prédominance de la quantité sur la qualité.* »

Privilégier la qualité. Le principe est de privilégier la qualité des événements plutôt que la durée prédéterminée des activités. En particulier privilégier la qualité des liens sociaux et remplacer le slogan « *le temps, c'est de l'argent* » par « *le temps, c'est de la vie* ». C. Honoré raconte qu'il a pris conscience de cette nécessité lorsqu'il s'est surpris dans une librairie hésitant à acheter une méthode pour « raconter des histoires en 1 minute » à ses enfants. Ce fut le déclencheur. Ce qu'il nomme aujourd'hui une aberration l'a conduit à démissionner de son poste de correspondant à l'étranger pour un grand quotidien britannique, et à réorganiser sa vie professionnelle pour s'adonner au « *slow parenting* ». Ce n'est rien d'autre que prendre du temps pour être avec ses enfants et passer une heure à leur raconter des histoires, pour les accompagner à l'école, ou simplement pour être présent au quotidien. Le coût d'un tel choix : une baisse de salaire.

Redonner du temps aux individus. Il s'agit dans ce cas d'organiser l'espace physique et social pour permettre aux individus de choisir le rythme le mieux adapté à leurs besoins. Par exemple pouvoir prendre les transports en commun pour éviter les heures d'attente dans les bouchons, pouvoir pique-niquer dans un parc plutôt que de n'avoir aucun autre choix que de manger dans un *fast-food* ou d'un sandwich en marchant dans la rue. C'est l'une des préoccupations majeures des *slow city* ou « *cittaslow* », du nom italien où est né ce mouvement en 1999. La charte de ce mouvement aux très nombreux points comporte notamment la priorité donnée aux transports en commun et autres transports non polluants, le bannissement des OGM et de la restauration rapide, la multiplication des espaces verts et des zones piétonnes en dehors des seules zones commerciales, la propreté de la ville, la mise en valeur du patrimoine bâti plutôt que la construction de nouveaux bâtiments, l'interdiction progressive des grands centres commerciaux, etc. Ce réseau rassemble plus d'une centaine de villes à travers le monde dont une en France : Segonzac en Charente.

Travailler au présent, à partir du passé et en pensant à l'avenir. Si ce principe privilégie le temps présent, il veut réhabiliter certains aspects du passé en tenant toujours compte des conséquences de nos actes sur l'avenir. Le mouvement le plus emblématique de ce principe est sans aucun doute le *slow food*. Premier né de la galaxie *slow* en 1986, il s'appuie tout d'abord sur la colère des Romains de voir s'installer un McDo, perçu comme une invasion barbare, à deux pas de la place d'Espagne. Carlo Petrini, critique gastronomique italien, invente et structure ce qui deviendra le *slow food*. Ses premiers objectifs seront de valoriser et promouvoir ce que l'on ne trouve pas dans les *fast-foods* : des produits frais locaux et de saison, des recettes transmises par les générations du passé, des dîners longs entre amis ou en famille, une écogastronomie allant de pair avec la protection de l'environnement... Face au succès, le mouvement essaima à travers le monde, et l'éducation au goût devient l'un des piliers du dispositif. En 2003, C. Petrini met en place avec le gouvernement allemand les bases d'un programme national d'éducation au goût ; en 2004, le mouvement ouvre sa propre université des sciences gastronomiques à Pollenza en Italie... Réseau de plus en plus structuré, il contribue aussi aujourd'hui à réhabiliter des espèces anciennes de fruits et légumes à travers le monde.

Avoir un esprit critique vis-à-vis de la société actuelle. Sorte de résistance culturelle face à certains aspects de la société contemporaine, le label *slow* semble aujourd'hui se développer avec plus ou moins de bonheur dans une multitude de directions. Il y a par exemple le *slow production* et le *slow design* qui mettent en avant la production de produits et de vêtements conçus à l'aide de matériaux renouvelables pour exister dans la durée. Ils s'opposent à la commercialisation de produits vite produits, vite achetés, vite obsolètes, vite jetés. Les produits ainsi mis sur le marché sont souvent

¹⁵ Joan Domènech Francesch, *Éloge de l'éducation lente*, Silène/Chimie sociale, 2011.

issus de petites unités de production, et de l'imagination de jeunes créateurs. Ces initiatives n'ont que très peu d'impact sur les habitudes de consommation, notamment en raison de leur prix parfois très élevé.

■ La lenteur, un concept élitiste ?

Que dire du *slow love* qui, à l'exact opposé de l'engouement pour les sites de rencontres sur Internet, prône la lenteur dans les relations amoureuses. Oscillant entre *new age*¹⁶ et tantrisme¹⁷, cette nébuleuse du *slow* se veut le promoteur d'une sexualité épanouie en parfaite osmose avec la profondeur des sentiments. Sans doute le mouvement *slow* le plus vieux du monde ! Côté management, les quelques entreprises valorisant l'esprit *slow* donnent du temps à leurs cadres pour renforcer leur créativité et leur efficacité pendant leur temps de travail. Sans compter les petits services sur le lieu de travail. Les salariés se voient offrir des espaces détente, d'autres des séances de massage ou encore des heures de yoga ou de relaxation. Mais ces pratiques ne concernent que quelques grandes et moyennes entreprises aux moyens importants.

Plus généralement, il faut admettre que le mouvement *slow* relève d'une certaine forme d'élitisme ou de marginalité : rares sont les petites entreprises qui, soumises à de fortes pressions économiques, peuvent libérer tout à coup du temps pour leurs salariés. À la question parfois posée à C. Honoré : « *Comment réduire par exemple le rythme des mères célibataires qui jonglent entre emploi, éducation des enfants et tâches ménagères ?* », la réponse renvoie à des lendemains meilleurs : « *Toute révolution sociale commence dans les classes moyennes, puis se répand dans le reste de la société, qui doit s'adapter. La philosophie lente résonne déjà dans l'ensemble du spectre social.* » L'essentiel pour lui est qu'il existe une minorité agissante capable de mettre sur le devant de la scène l'importance qu'il y a à réfléchir aux rythmes de nos vies.

Beaucoup plus radicale est la critique du sociologue allemand Hartmut Rosa, auteur d'*Accélération*¹⁸. Il est, selon lui, encore trop tôt pour savoir si les initiatives relevant de la *slow life* sont d'ores et déjà des phénomènes de société. Parce que les aspirations au ralentissement ne se traduisent pas en actions politiques capables d'ébranler les structures de la société, puisque les tenants du ralentissement ne critiquent que certaines conséquences de la société moderne, ce mouvement porte en lui les germes de sa propre négation. « *Nous voudrions par exemple avoir du temps pour nous, notre famille, nos loisirs et pour cela nous désirons, nous exigeons dans le même temps que tous les autres se dépêchent : la caissière du supermarché, le fonctionnaire des impôts, et il faudrait même que les feux de circulation et le tramway aillent plus vite.* » Il estime ainsi qu'un ralentissement sélectif à l'intérieur d'une société aux rythmes complexes et désynchronisés semble difficile à mettre en œuvre d'une manière aussi simple qu'énoncée par les militants du *slow*.

■ La ville pas à pas

À Orvieto, petite citadelle du Nord de l'Italie, la lenteur n'est pas un gadget pour attirer les touristes déjà très nombreux. Orvieto, l'une des premières villes lentes du monde, est aussi le siège du réseau *Slowcitta* [...]

En quelques années, les voitures ont disparu, au prix aussi de gros investissements : construction de parkings aux extrémités de la ville, des escaliers mécaniques empruntent le tracé des conduites d'eau édifiées au temps des Étrusques, des ascenseurs et un funiculaire complètent le dispositif pour accéder à la citadelle. Les élus se réjouissent de leur ville, propre, calme, de nouveau offerte à la déambulation, à la flânerie des piétons.

Les anciens parkings sont convertis en terrasses, tandis que les nouveaux commerces qui s'installent ne doivent pas dépasser 2 000 m². Le concept de ville lente entend contrôler le rythme du développement économique et immobilier autant que ralentir celui des flux de circulation.

¹⁶ ■ **Note additionnelle** / Le *new age* (ou nouvel-âge) est un courant culturel occidental à tendance mystique apparu dans les années 1980, caractérisé par une approche individuelle et éclectique de la spiritualité.]

¹⁷ ■ **Note additionnelle** / Tantrisme : Enseignement, culte relevant de l'hindouisme et du bouddhisme notamment, ayant pour but l'accomplissement de soi, le dépassement de la condition humaine et l'union avec le divin.]

¹⁸ Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, La Découverte, 2010.

K Le retour au téléphone d'antan

Marc, cadre au siège d'une grande banque à La Défense, a décidé de couper son téléphone portable en arrivant au travail : ses proches ont été avertis et priés de n'appeler sur le poste fixe qu'en cas d'urgence.

« Je passe parfois pour un réac », s'amuse Marc, « car je suis revenu à un usage du téléphone proche de celui qu'on pratiquait avant l'apparition du mobile ! Bizarrement, les gens m'appellent moins en journée, et je crois que le message subliminal que j'ai réussi à faire passer, c'est que chaque appel peu important, même s'il me fait plaisir, me fait perdre du temps ou me déconcentre ! Les gens s'y sont faits, plus ou moins... Mais moi, je ressens vraiment la différence – la sensation d'avancer, de faire mieux, même s'il reste cent facteurs de dispersion et d'éparpillement qui, eux, ne dépendent pas de moi ! Mon prochain combat, c'est de limiter le nombre de messages provenant d'interlocuteurs que je n'avais pas anticipés : les offres promotionnelles reçues par SMS ou MMS, et... l'école de mes enfants, qui m'appelle vraiment au moindre petit souci ! Ma femme et moi estimons que dans 95 % des cas, il n'y a rien qui ne puisse attendre le soir... »

L L'homme des temps urbains

L'homme est encore jeune, il pianote son numéro de code, puis, face au guichet automatique de la banque, commence à s'impatienter, tapote du pied, s'agite, émet des grognements, enfin les billets se fauillent par la fente, il les arrache sans aucun ménagement, me bouscule sans s'excuser et bondit dans sa voiture.

Cette scène a duré beaucoup trop de temps, au goût de cet homme pressé, environ trois minutes ! Je me rends dans un grand magasin, à Créteil-Soleil, et je cherche une vendeuse ou un vendeur afin de connaître l'équivalence d'une taille nord-américaine à la norme européenne, les trois que j'interpelle me désignent, tour à tour, un collègue localisé vaguement un peu plus loin. Je ne le trouve pas et repars sans achat.

Semblable scène dans la librairie du même centre commercial : « voyez le vendeur, là-bas... », mais « là-bas », il n'y a personne ! Parfois j'ai l'impression de rejouer le même scénario, qui se termine soit par un départ (je capitule et quitte les lieux), soit par un détour par le chef de rayon et une longue file d'attente aux caisses... Je suis assis sur un banc du vaste parc intercommunal, occupé à lire.

Parfois j'observe les sportifs et les badauds. Un cadre, quelque peu enveloppé, cherche désespérément à perdre ses kilos superflus en courant. C'est un vendredi en fin d'après-midi. Son téléphone portable retentit et, comme un bon serviteur, une fois sonné, il se précipite et tout essoufflé articule « allô », il ne ralentit pas le mouvement, mais parle fort. « Entre nous, confie-t-il, je suis déçu du résultat, enfin c'est la faute à... (Inaudible, il baisse la voix). » Il est chez lui, sans gêne, dans ce parc public où l'on devrait interdire l'usage du téléphone portable comme dans les trains, les cafés, les restaurants, les musées, etc. Je songe à la perte d'autonomie de ce cadre, il quitte son travail pensant y abandonner ses soucis, et non, c'est plus fort que lui, il ne peut se résoudre à couper le cordon, à se laisser aller, à s'abandonner.

Il lui faut une laisse virtuelle, mais aussi terrible et exigeante qu'une chaîne de bagnard, ou bien alors se croit-il plus important que les autres joggeurs en étant appelé au téléphone : « Vous voyez, je ne peux m'absenter un instant, même pour me détendre, la firme - mais il pense la société - a besoin de moi... » Il ne bombe pas le torse, il est en nage et semble inquiet, pourtant il range son portable, comme le cow-boy de l'Ouest replace son pistolet dans son étui, et fait face aux nombreux *téléphoneurs* qui portent sur eux tout le poids d'une cabine invisible.

Je me sens assez fier de ne pas avoir de portable, de décider de mon temps. Je ne possède même pas de montre. Il est vrai que l'heure est partout dans la ville, sur la façade d'une église ou de la gare, sur les horodateurs, au poignet des citadins, sur le mur du café, derrière la caisse dans la plupart des boutiques, et pour qui sait entendre les cris d'une récréation ou la cavalcade de la sortie des classes, il est toujours possible de s'orienter dans le temps urbain.

Je n'ai pas besoin de montre, car la ville sans cesse m'indique l'heure. Parfois, cela m'inquiète. Je me demande si je ne suis pas totalement conditionné, si mon corps n'abrite pas une puce qui transmet à mon cerveau l'écoulement du temps... en « temps réel » ! Si je dois parler une heure, je parle une heure. Si je dois me rendre à tel endroit pour telle heure, j'y suis, comme si mon organisme évaluait, en permanence, les durées.

Cela peut-il être grave ?

8 Le sens de la marche

Randonnées, pèlerinage, trekking... les Français n'ont jamais autant marché. Ce phénomène marque pour certains l'émergence d'une contre-culture touristique. Mode passagère ou mouvement de fond ?

Longtemps, la marche a été associée au vagabond, à l'errant, au va-nu-pieds ; le piéton était « piètre », par définition. Quand l'Europe se motorisa, il devint même un marginal. La quête de vitesse, de performance et d'efficacité reléguait la marche à pied, lente et fatigante, au statut d'anachronisme. Quelques années ont suffi pour que s'opère un revirement complet. Après des siècles d'humilité, la marche s'offre une renaissance. Plus encore, elle se mue en véritable phénomène de société. Cinq millions de Français déclarent aujourd'hui faire de la randonnée pédestre régulièrement, chiffre considérable¹⁹. Ils sont plus nombreux encore à user leurs souliers le dimanche dans les bois ou le long des canaux, pour le simple plaisir, naturel et ancestral, de « *mettre un pied devant l'autre et recommencer* ». L'engouement s'est emparé aussi bien des campagnes que des villes, où les voitures finissent par désertier les centres. « *Marcher, c'est branché* », assurent les professionnels tant du tourisme que de l'urbanisme.

Pratique corporelle - voire spirituelle -, la marche que l'on croyait gratuite est aussi devenue un marché, un sport, un tourisme. Dans les magasins spécialisés se déploient des panoplies inédites - combinaison, ceinture-gourde, bâtons en aluminium... - qui donnent aux marcheurs des allures de skieur alpin. Livres et guides spécialisés s'amoncellent en librairies. Des agences vendent des randonnées découvertes (le Val-de-Loire à pied), sportives (l'ascension du Kilimandjaro), thématiques (« rando-choco » à Pâques), ou tout confort (authenticité le jour et cinq étoiles le soir). « *Qu'on le veuille ou non, la marche est partout et partout on marche* », résume l'anthropologue Franck Michel²⁰.

■ Les valeurs de l'époque

Comment expliquer ce retour en grâce ? Qu'est-ce qui fait marcher les marcheurs ? Le sociologue David Le Breton a consacré deux livres à ce sujet, à douze ans d'intervalle²¹. Selon lui, ce succès vient d'abord de l'étonnante mutation de « l'imaginaire de la marche », qui se voit désormais associé à des valeurs « heureuses ». La marche recèle en réalité des vertus qui résonnent chaque année davantage avec les injonctions de l'époque. Elle est ainsi économique, ce qui n'est pas son moindre défaut par temps de crise. Nul n'est en effet besoin de dépenser beaucoup pour voyager à pied. Elle est aussi écologique : son émission de gaz à effet de serre reste très limitée... Comme le cyclotourisme ou la navigation fluviale, la marche relève donc du « tourisme vert », en pleine croissance, qui combine respect des ressources naturelles, préservation du bien-être des populations locales et souci de soi.

La marche à pied apparaît enfin saine, bonne pour la santé et pour la ligne. À l'heure où chacun est officiellement incité à « bouger plus », quels que soient son âge et sa condition physique, marcher régulièrement devient quasi un impératif moral, au même titre que de manger sainement ou d'arrêter de fumer. Mais cette conjonction de qualités - économiques, écologiques et sanitaires - ne saurait à elle seule expliquer le plébiscite dont la marche fait l'objet. Pour s'y adonner, il faut bien que le marcheur y trouve autre chose, de plus profond et personnel. Qu'au-delà de la fatigue, de l'essoufflement, des douleurs parfois, un secret plaisir aiguille sa volonté. De Jacques Lacarrière, auteur de *Chemin faisant* (Fayard, 1974), à Sylvain Tesson, Jacqueline de Romilly ou Pierre Sansot, les écrivains ont souvent mis en avant les joies sensorielles de la marche et les rencontres qu'elle permettrait de faire.

La destination n'apparaît souvent que comme un prétexte. C'est le voyage lui-même qui importe. Il permet d'enregistrer en soi, de la tête jusqu'au bout des orteils, une collection de panoramas, de bruits, de saveurs, d'odeurs, de visages. D'aller redécouvrir le soleil, le vent, le ciel, l'altitude, les gouffres et l'horizon..., tout ce dont nous privent le rythme et les lieux de nos vies hypermodernes.

¹⁹ Enquête du ministère du Tourisme, 2010.

²⁰ Franck Michel, *La marche à pied, un mode philosophique d'être, de penser et de voyager*, Cahier Espace, n° 112, avril 2012.

²¹ David Le Breton, *Éloge de la marche*, Métailié, 2000, et *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Métailié, 2012.

« Ce qui importe dans la marche n'est pas son point d'arrivée, témoigne D. Le Breton, mais ce qui se joue en elle à tout instant, les rencontres, l'intériorité, le plaisir de flâner..., c'est exister, tout simplement, et le sentir²². »

■ Un autre rapport à l'espace et au temps

Des rêveries de Jean-Jacques Rousseau aux semelles²³ d'Arthur Rimbaud, nombre d'œuvres littéraires et philosophiques ont d'ailleurs été composées « à l'air libre ». Le philosophe Frédéric Gros en a fait un livre, *Marcher, une philosophie*, qui a connu un joli succès. Pour lui, la marche a pour mérite de transformer le rapport du corps à l'espace. « Le paysage est un paquet de saveurs, de couleurs, d'odeurs, où le corps infuse... », affirme-t-il. Tel panorama paraît plus beau, plus propice à la méditation, à celui qui a fait l'effort de gravir la montagne pour y avoir accès. Tout se passe comme si la marche, la fatigue qu'elle entraîne, la persévérance qu'elle requiert étaient récompensées par un surcroît de beauté et de liberté offert au seul marcheur. L'esprit, alors, sautille et jubile, plus libre, moins contraint par ses références que lorsqu'il est immobilisé dans un bureau ou une bibliothèque.

Offrant un autre rapport à l'espace, la marche promet aussi - et peut-être surtout - un nouveau rapport au temps. Elle rappelle à chacun son statut d'*Homo viator*, avançant à son rythme, calme et régulier, en migration perpétuelle, depuis la nuit des temps. La lenteur est nécessaire pour apprécier le mouvement. Les grands marcheurs en font tous l'éloge. « Dans nos vies riches, bombardées de mots et de délais, le prix à payer est le temps qu'on nous vole, souligne ainsi l'écrivain-voyageur S. Tesson. Il est nécessaire de se laisser à nouveau traverser par le temps, de ne pas le fuir, de ressentir le flux des heures qui s'étirent, de faire l'expérience de l'infini de l'instant²⁴. »

On redécouvre même que la marche permet même de vivre plus longtemps, non pas au sens où elle augmenterait la durée de vie, mais parce qu'elle allonge, subjectivement, la temporalité : les heures à marcher semblent plus longues que celles à travailler ou à discuter. Elles sont plus amples, « étirent » le temps, remarque F. Gros : « Elles font vivre plus longtemps parce qu'on a laissé respirer, s'approfondir chaque heure, chaque minute, chaque seconde, au lieu de les remplir en forçant les jointures », alors qu'à l'inverse, « quand on se presse, le temps est plein à craquer, comme un tiroir saturé. » Là réside sans doute l'une des grandes explications de l'essor de la marche, qu'elle soit promenade, randonnée en montagne, pèlerinage vers Saint-Jacques-de-Compostelle, trek au Népal ou flânerie rêveuse sur les bords d'un lac : elle permet de se soustraire aux impératifs d'immédiateté, de réactivité, de connexion permanente. En s'immergeant dans un chemin, on s'offre une déconnexion.

Déconnexion matérielle, d'abord. On éteint son ordinateur, on « débranche » pour prendre un chemin. On accepte l'idée que son téléphone portable ne capte plus. On quitte un réseau sans profondeur, sur lequel on « surfe ». Son propre horizon cesse d'être barré par l'écran d'ordinateur. La déconnexion est ensuite spirituelle. La marche permet de « voir plus loin ». Elle lave des fatigues anciennes et des malaises de la vie quotidienne, assurent aussi bien le sociologue D. Le Breton que les philosophes P. Sansot et F. Gros. Le temps d'une parenthèse, ses adeptes cessent de ressasser leurs soucis personnels et professionnels pour se retrouver, s'apaiser, cheminer... « Dès que l'on marche, on s'allège. On échappe au train-train. Il faut s'enfouir dans le chemin qui épouse le soleil, l'inclinaison du sol. On s'imprègne de ses odeurs. Il y a un contact tactile avec la terre. C'est une invitation à prendre le large alors que la société a l'art d'assigner les gens », témoigne par exemple P. Sansot, marcheur infatigable, dans *Chemins aux vents* (Payot, 2000).

■ Contre-culture ?

De là à y voir une forme de subversion, il n'y a qu'un pas que certains auteurs n'hésitent pas à franchir. Ainsi l'anthropologue F. Michel, dans la lignée de F. Gros, considère-t-il la marche comme « un mode philosophique d'être, de penser et de voyager ». Rappelant la tradition contestataire de la marche, il établit un lien avec le développement récent de la randonnée de loisir : « Dans nos sociétés figées, où tout tend à être planifié, marcher relève de la subversion. Voyager à pied, c'est

²² David Le Breton, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, op. cit.

²³ [■ Note additionnelle / Rimbaud n'a jamais tenu en place. Dès l'enfance, brillant élève, il manifeste un goût immodéré pour le mouvement, les fugues, les escapades, les voyages. "L'homme aux semelles de vent" comme l'appelait son ami Verlaine.]

²⁴ Cité par Pascale d'Ern, *Vivre plus lentement*. Un homme, un groupe, une réussite, 2010.

aller de l'avant. À contre-courant²⁵. » L'anthropologue Jean-Didier Urbain n'exclut pas, quant à lui, l'émergence d'une contre-culture en réaction au culte de la vitesse. À l'instar du mouvement *slow food*, qui invite, en réaction au *fast-food*, à prendre le temps de bien manger et cuisiner, un *slow tourism* « réhabilitera peut-être la lenteur, la durée, la création de concepts de voyage à même de structurer une offre alternative : périple au ralenti, séjour de tranquillité²⁶... »

Si cette offre alternative représente déjà un marché prometteur, il y a toutefois un risque à assigner trop vite au marcheur un statut de rebelle en rupture avec la société de consommation : celui d'établir une hiérarchie un peu méprisante entre, d'une part, les voyageurs respectables, éclairés et subversifs (tels les randonneurs solitaires) et, d'autre part, les touristes rejoignant les stations balnéaires en charters. D'abord, la frontière n'est pas si nette. On peut être tour à tour, et dans la même année, Star Trek et Ulysse : adepte d'une téléportation rapide à Djerba, le temps d'un long week-end de Pentecôte, et initiateur d'un long voyage à pied dans le silence de l'été...

Par ailleurs, si tant d'auteurs cherchent à faire de la marche une philosophie, voire une façon politique d'être au monde, la plupart des marcheurs ont l'ambition plus modeste. À la question « pourquoi marchez-vous ? », les réponses sont souvent plus courtes... et plus décevantes : « Parce que ça fait du bien », « pour profiter de la nature », « parce qu'il fait beau », « pour le côté sportif », « pour me lancer un défi »... Qu'est-ce qui impose alors à un si grand nombre, *in fine*, le désir de se lever et de marcher ?

Sans doute d'abord une tendance profondément inscrite dans l'être humain, que des siècles de progrès techniques ne permettent pas d'effacer. « L'être humain commence par les pieds », soulignait l'anthropologue André Leroi-Gourhan. Mais c'est aussi cet appel mystérieux qu'adresse à beaucoup l'horizon, et auquel nous redevenons peut-être un peu plus sensibles avec la montée des valeurs écologiques. « Tout grand paysage est une invitation à le posséder par la marche », écrit Julien Gracq²⁷. Et si les grands voyageurs ont du mal à dire ce qui alimente leur quête, au départ, quand ils se lancent sur la route, ils espèrent tous trouver la réponse en chemin. Une réponse intime, personnelle, inattendue, en résonance avec leur vie.

M 1001 façons de marcher

Les deux tiers des Français déclarent pratiquer la marche à pied. Mais ce chiffre recouvre des pratiques très différentes. Tour d'horizon :

La marche utilitaire consiste par exemple à rejoindre à pied son lieu travail. Davantage pratiquée par les femmes, elle est souvent motivée par un souci corporel (être en forme, garder la ligne).¶

La marche active est une marche dynamique qui se pratique sur un terrain plat. Elle ne doit pas être confondue avec la marche nordique, qui se pratique avec des bâtons.¶

La promenade dure le plus souvent de 2 à 4 heures. Elle se fait seul, entre amis ou en famille. L'effort est en général doux et modéré. Cette pratique permet de prendre soin de soi tout en profitant de la nature.¶

La randonnée à la journée consiste à rejoindre à pied deux lieux, en groupe, comme Auxerre et Vézelay. Les motivations dominantes sont les rencontres humaines, la découverte d'une région et l'effort physique « sans compétition ».¶

La randonnée itinérante ou le trek se déroule sur plusieurs jours, voire plusieurs semaines, souvent en zone montagneuse. L'hébergement se fait sous la tente, mais aussi chez l'habitant, en bivouac, en refuge.¶

Le pèlerinage est en général motivé par des raisons d'ordre spirituel ; il permet aussi de « cheminer » intérieurement. C'est par exemple le Paris-Chartres ou le chemin de Saint-Jacques-de-Compostelle.¶

La randonnée sportive se pratique sur terrain accidenté ou à un rythme très soutenu. C'est le seul type de marche où prime la quête de performance. La marche sportive est d'ailleurs une discipline olympique.

²⁵ Franck Michel, *La marche à pied, un mode philosophique d'être, de penser et de voyager*, op. cit.

²⁶ Jean-Didier Urbain, *L'Envie du monde*, Bréal, 2011.

²⁷ Julien Gracq, *En lisant, en écrivant*, José Corti, 1980.

Le travail en entreprise se résume trop souvent soit à la collaboration soit au labeur effectué en commun. Or, pour en tirer tout le bénéfice, il faut aussi laisser de la place au travail personnel.

Notre société se caractérise par la concurrence à laquelle se livrent les différentes sphères de notre activité pour une denrée rare : le temps. Ce mouvement, si l'on suit le raisonnement qu'a proposé Hartmut Rosa²⁸, résulterait en réalité d'une triple accélération : de la technique, des changements sociaux et des rythmes de vie. En contexte professionnel, l'accélération perçue au quotidien ressort à mon sens majoritairement de cette dernière catégorie. Il s'agit pour les acteurs d'accroître le nombre de leurs actions ou expériences par unité de temps, via trois types de stratégies : en cherchant à augmenter leur vitesse d'action (*fast-food*, *micro-sieste*...), en s'efforçant de synchroniser les séquences d'action pour éviter les temps morts, et en accroissant le nombre d'activités simultanées (*multitasking*). S'il veut survivre à cette lame de fond, l'individu est contraint à de petites résistances personnelles (par exemple, refuser une promotion pour préserver sa vie privée), mais il est généralement impossible aux hamsters que nous sommes de décélérer sans tomber de la roue, c'est-à-dire sans être éjectés du système. À moins que des solutions collectives ne se mettent en place...

H. Rosa travaille actuellement sur une société où le progrès technique n'amènerait pas la pénurie de temps. Au contraire, des solutions de décélération plus locales et pragmatiques, conçues et adaptées par chaque employeur, constitueraient une piste de moyen terme incontestablement moins utopique. Dans cette perspective, il s'agirait d'articuler la réflexion simultanément sur l'espace et le temps de travail. L'accélération se traduit, entre autres, par une perméabilité croissante des sphères privée et professionnelle, souvent au détriment de la vie privée, que le travail peut assez naturellement envahir. En temps de rationalisation des moyens, la réactivité y gagne - plus que les finances de l'employeur, puisque les cadres sont généralement payés au forfait jour. La contrainte est souvent si parfaitement intériorisée qu'elle n'a même plus besoin d'être formulée : « *Il faut bien achever ce que l'on n'a pas eu le temps de faire en journée.* » Curieusement toutefois, les cadres ne plébiscitent pas une stricte séparation des sphères : ils cherchent au contraire à contrôler les instants consacrés au travail et ceux dédiés à leur vie privée, en organisant de leur plein gré le passage d'une sphère à l'autre. La nomadisation des technologies de l'information est, comme cela a déjà été dit mille fois, pour beaucoup dans ce phénomène.

Si le salarié peut spontanément renâcler devant l'immixtion du travail dans sa sphère personnelle, il doit réciproquement veiller à ne pas surexposer sa vie personnelle, et notamment à ne pas l'imposer à son entourage professionnel : c'est dans une juste distance que doit se vivre le collectif de travail et que doit désormais se concevoir l'organisation du travail.

■ Faire du beau travail

Or, cette juste distance, ce besoin d'intimité sont remis en cause par la collectivisation croissante des espaces de travail. Censés fluidifier la circulation de l'information, favoriser le travail collaboratif, abaisser les coûts immobiliers et faciliter le contrôle des salariés, l'*open space* et ses variantes (plateau ouvert, bureau semi-cloisonné, simple bureau partagé, voire *desk sharing*) pourraient *in fine* s'avérer de mauvais calculs... La productivité et la créativité s'y effondrent, s'accommodant assez mal des niveaux sonores et de l'agitation inhérents à la promiscuité, qui plongent le salarié dans l'overdose de communication et affectent sa concentration, directement et par la fatigue qu'ils occasionnent. En matière de santé psychologique, chacun finit par intérioriser le contrôle et la surveillance, réels ou fantasmés, exercés par l'autre, évocateurs du panoptisme foucauldien²⁹. Pour se protéger, le travailleur développe alors diverses stratégies du quotidien : dresser des murs symboliques de classeurs ou de dossiers, sortir ses écouteurs et écouter de la musique, etc., dont la seule finalité est de reconstituer une bulle protectrice autour de lui, révélatrice d'un sentiment d'agression...

²⁸ Hartmut Rosa, *Accélération - Une critique sociale du temps*, La Découverte, coll. Théorie critique, 2010.

²⁹ Michel Foucault, *Surveiller et punir - Naissance de la prison*, Gallimard, 1975.
www.groupe-reussite.fr

Mais cette « montée de murs » est aussi et surtout le symptôme d'un autre phénomène : tout travailleur éprouve régulièrement le besoin de s'isoler - non pour gérer une affaire privée, mais pour accomplir sa tâche. Au besoin de collaboration qui sous-tend, en l'exagérant, la philosophie de l'espace paysager fait écho un besoin, lui mésestimé, que je qualifierais de « *sollaboration* ». Comme l'indique son étymologie latine (*solus*, « seul »), il s'agit d'un besoin de s'extraire temporairement du monde, d'une aspiration au calme, à la tranquillité, à la sérénité, à la prise de recul, à l'introspection et à la réflexion, ou plus simplement d'échapper aux multiples pressions pour accomplir la partie concrète de sa tâche et, dans le meilleur des cas, prendre le temps de faire du « beau travail ».

Ainsi présentée, la *sollaboration* a sans doute quelque parenté conceptuelle avec la philosophie de la lenteur³⁰, le *slow management*³¹, les notions de *flow* chez Mihály Csikszentmihályi³² ou de résonance chez H. Rosa³³. Loin, pourtant, de toute ambition « anticapitaliste », la *sollaboration* vise à réconcilier le beau travail et la performance, dût-elle aller à l'encontre des mythes du « tout communication » et de l'ouverture à 360 degrés. Je la conçois comme l'une des deux modalités du travail (avec la coopération), et comme un impératif, en ce sens qu'il incombe à l'employeur, lorsque son activité s'y prête, de mettre en place les conditions matérielles et organisationnelles propices à la *sollaboration*. En ce sens, l'on pourrait presque parler, du point de vue du travailleur, d'un droit à la *sollaboration* et d'un devoir de collaboration.

■ Aménager les lieux de travail

L'on perçoit aisément que la *sollaboration* a quelques répercussions sur l'organisation du travail. D'une part, elle invite nécessairement à revisiter la question du temps de travail, ou plutôt du temps de présence physique dans l'entreprise. Ici, les outils de communication nomades sont un facteur de souplesse, même si l'on a déjà maintes fois souligné combien travailler hors les murs peut s'avérer aliénant, au point de constituer un remède finalement pire que le mal. Plus intéressante me semble la piste de l'aménagement des lieux de travail. À défaut de pouvoir octroyer à chacun un bureau individuel, l'employeur peut essayer de scinder le plateau grâce à des parois végétales, pour créer un espace véritablement paysager, ou aménager une salle de pause confortable et à l'écart, pour que les plages de convivialité des uns n'empiètent pas sur les moments de travail des autres... À l'inverse, si l'environnement de travail est exclusivement occupé par des espaces de travail collaboratifs, il n'est pas saugrenu de proposer que des salles ou des bureaux soient mis à la disposition de qui voudrait s'isoler - des espaces *sollaboratifs* en somme ! Le paradoxe est alors qu'il s'agit de recréer des bureaux individuels là où ils ont été supprimés il y a quelques années...

Incidemment, le besoin de *sollaboration* doit amener à revisiter la politique de l'entreprise en matière de civilité. Nul doute en effet que le bureau collectif restera longtemps encore la règle. Ses nuisances sont bien connues : la conversation trop bruyante, la réunion improvisée, même de nature professionnelle, tenues à proximité d'un collègue non concerné forment les archétypes des entorses infligées au besoin d'intimité et de concentration, favorisées par les technologies nomades de l'information, qui invitent par exemple la sphère privée au bureau. Une charte du bon usage des appels téléphoniques peut également être co-construite, prévoyant un espace isolé pour les appels personnels et précisant quelques mesures simples du « vivre ensemble » : passer en mode vibreur et bannir les sonneries tonitruantes, parler bas, proscrire les conversations en mains libres sur haut-parleur, etc.

Ces quelques ébauches de solution sans grande prétention scientifique proposent d'affirmer un droit à la *sollaboration*, complémentaire de la coopération et qui sous-tend de nombreux axes de réforme du travail. Côte pile, la *sollaboration* : à elle la prise de recul, la réflexion stratégique et tactique initiale, la créativité individuelle, la veille et la lenteur du travail bien fait ; côté face, la coopération : à elle la mise en débat du travail, la réflexivité, la créativité collective, la tactique opérationnelle ou la prise de décision.

³⁰ Carl Honoré, *Éloge de la lenteur*, Marabout, 2004.

³¹ Loïck Roche, Dominique Steiler, John Sadowsky, *Le Slow Management*, Presses universitaires de Grenoble, 2010.

³² Mihály Csikszentmihályi, *Creativity : Flow and the Psychology of Discovery and Invention*, Harper Perennial, 1996.

³³ Hartmut Rosa, *Résonance* In : Philippe Zawieja et Franck Guarnieri, coord., *Dictionnaire des risques psychosociaux*, Le Seuil, 2014.

Références bibliographiques

■ Textes

1. **La conscience du temps**
Nadine Vivier, *Les mutations de la perception du temps aux XIX^e et XX^e siècles*, Gallimard, 2012.
2. **L'espace-temps aujourd'hui**
Gauthier Jean-Marie, Moukalou Roger, *Introduction. L'espace-temps aujourd'hui*, Mardaga, 2008.
3. **Traverser l'espace ou habiter le temps ?**
Bernard-Marie Dupont, *Vie sociale et traitements*, ERES | VST n° 104, 2009.
4. **Les territoires du temps**
Alice Béja, *Revue Esprit* n° 12, Décembre 2014.
5. **Mémoire urbaine et projet urbain**
Jean Chesneaux, *Le quotidien urbain*, La Découverte | Cahiers libres, 2001.
6. **Des politiques du temps de travail aux politiques des temps des villes**
Ulrich Mückenberger, *Sphères privée et professionnelle*, De Boeck Supérieur, 2004.
7. **Ralentir, et vite !**
Christophe Rymarski, *Revue Sciences Humaines* n° 239, 2012.
8. **Le sens de la marche**
Héloïse Lhéreté, *Revue Sciences Humaines* n° 240, 2012.
9. **S'isoler pour collaborer**
Philippe Zawieja, *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines* n° 36, 2014.

■ Encarts

- A. **Le temps de l'économie capitaliste**
Guillaume Sabin, *Mouvements paysans dans le nord-ouest argentin*, *Revue du MAUSS*, 2007.
- B. **La théorie des temps sociaux de Georges Gurwitsch**
Claude Javeau, *Le temps des hommes*, Mardaga, 2008.
- C. **Comment l'écologie peut-elle s'accommoder de la vitesse ?**
Interview de Paul Virilio, *Libération*, 3 juillet 2010.
- D. **La conception du temps : expression intime de la culture d'une époque**
Pier Luca Marzo, *La neutralisation technique du temps*, De Boeck Supérieur | Sociétés n° 115, 2012.
- E. **Que recouvre cette expression d'« accélération du temps », si répandue ?**
Déborah Corrèges, *La tyrannie de la vitesse*, *Revue Sciences Humaines* n° 240, 2012.
- F. **L'Urbanisme chronotopique, nouvel enjeu pour les villes**
Sandra Mallet, *Vie urbaine et temps communs*, *Revue Esprit* n° 12, Décembre 2014.
- G. **Habiter le Monde, n'est-ce pas aussi inventer des temps ?**
Olivier Lazzarotti, *Habiter le monde*, La Documentation française, 2014.
- H. **Les bureaux des temps**
Jean-Yves Boulin, *Entreprise & Carrières*, Novembre 2007.
- I. **Les politiques des temps de la ville et modes de garde des enfants**
Patrick Vassallo, *Ville et politiques temporelles*, La Découverte | Mouvements n° 39-40, 2005.
- J. **La ville pas à pas**
Christophe Rymarski, *Slow science, slow food, slow city... : les mouvements slow*, *Revue Sciences humaines*, 2012.
- K. **Le retour au téléphone d'antan**
Philippe Zawieja, *Les Grands Dossiers des Sciences Humaines* n° 36, 2014.
- L. **L'homme des temps urbains**
Thierry Paquot, *Le quotidien urbain*, La Découverte | Cahiers libres, 2001.
- M. **1001 façons de marcher**